Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2014)
Heft: 60

Artikel: "Je cherche à être vivante"
Autor: Binoche, Juliette / Gabioud, Marie-Madeleine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-831322

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Je cherche à être vivante»

Reine insoumise du septième art, Juliette Binoche n'en finit pas de se réinventer. A l'affiche de *Sils Maria,* la star française s'en est allée en Engadine pour travailler et découvrir nos montagnes et la Suisse, «intense et paradisiaque». *Générations Plus* l'a rencontrée à Paris.

Au firmament du septième art, il y a des étoiles qui brillent d'une intensité particulière. Juliette Binoche est de celles-là. Mystérieuse, proche et lointaine, elle est aussi insaisissable qu'un astéroïde. Cette singularité, elle la cultive en se mettant en danger, en repoussant ses limites. Connue et reconnue internationalement, elle est la seule Française à avoir été césarisée *(Trois couleurs: Bleu)* et oscarisée *(Le patient anglais)*. Elle a aussi été primée dans les trois plus grands festivals: Cannes, Berlin, Venise. Figure résolument libre, elle passe du cinéma à la peinture, du théâtre à la danse. Ces jours, le fabuleux destin de l'actrice, qui a fêté ses 50 ans en mars dernier, rime avec *Sils Maria.* Pour les besoins de ce film signé Olivier Assayas, elle s'est glissée dans la peau de Maria Enders, une comédienne rattrapée par son passé théâtral et qui a du mal à assumer la fuite du temps.

C'est lovée dans un fauteuil d'un salon parisien qu'elle a reçu *Générations Plus.* Là, elle se raconte en veillant à choisir le mot juste, en osant les silences. Des rires tonitruants ponctuent ses phrases, comme une respiration. Peau claire, visage sans artifice, jeans et perfecto noirs, elle semble avoir pris soin de gommer toute coquetterie superflue pour être simplement elle. Naturelle, belle, instinctive et précise à la fois, tout en étant attentive à autrui. Prête à la confidence maîtrisée, chaleureuse, mais en contrôle, elle nous parle de sa jeunesse, de ses enfants Raphaël (21 ans) et Hannah (14 ans), de son métier, de cet art d'être autre pour mieux devenir soi.

Etre actrice, c'est explorer les extrêmes de soi. Lesquels avez-vous tutoyés pour devenir Maria Enders?

Les acteurs sont amenés à vivre des situations exceptionnelles, puisque susceptibles d'attirer le public dans les salles. Pour jouer un rôle, je suis obligée de me replacer face à mon vécu, à mes émotions. Je suis sans arrêt en train de puiser à l'intérieur de moi, d'explorer des zones ignorées pour en ressortir un matériau enfoui parfois profondément et qui est ma vraie matière, ma propre vérité.

Ce matériau, cette vérité, pouvez-vous nous en parler?

On ne peut pas trouver de vérité en dehors de soi. Elle doit forcément être un reflet, faire résonnance avec une part d'intime. La matière, c'est mon expérience, ma sensibilité, ma pensée, même s'il faut s'en méfier. Parce que les mots ont parfois tendance à enfermer. Jouer, c'est ouvrir une partie de soi-même, s'en servir pour atteindre un but plus important.

Le partage, l'échange, c'est donc un moteur important…

J'ignore si c'est un plus. Moi qui aime peindre, j'y vois une différence. Etre à plusieurs, c'est parfois difficile parce que l'on est confronté à l'autre, à son rythme, à sa sensibilité. En même temps, c'est extrêmement jouissif parce qu'on n'est jamais seule. On a partagé quelque chose. Dans ce métier, c'est l'humain qui m'intéresse. J'ai besoin de découvrir les autres et à travers les autres, de découvrir une partie de moi-même.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement séduite dans ce rôle?

Ce qui m'a touchée, c'était de pouvoir montrer la difficulté qu'il y a à entrer dans un personnage, à dépasser ses peurs et ses doutes. Maria est une actrice qui va devoir affronter son passé et se retrouve confrontée à un rôle qui l'effraie. Alors qu'elle ne se sent pas bien dans sa vie, elle va se glisser dans la peau d'une femme qui est au fond du gouffre, et cela implique qu'elle ait du cran.

Le Club

Pour voir *Sils Maria,* des places à gagner dans les cinémas de Suisse romande. Page 103.

VILLARD/NIVIERE/SIPA DUKAS

« Bien sûr, il y a des choses dont j'ai été privée…»

Juliette Binoche

VILLARD/NIVIERE/SIPA DUKAS

Au départ, Juliette Binoche s'est demandé pourquoi le réalisateur avait choisi la Suisse. Et en découvrant les montagnes, elle a compris.

Vous dites que pour réussir à se transformer, il faut pouvoir s'oublier. S'effacer pour créer, c'est étrange, non?

S'oublier, c'est rester humble, accepter de ne pas savoir, être à l'écoute, laisser venir le rôle à soi, essayer mais sans trop de volonté. Et puis, au moment où le clap retentit, il faut être là. C'est la présence qui donne l'intensité à la scène.

Est-ce que l'on ressort changée de certains rôles?

Il arrive qu'on soit ébranlée émotionnellement. Cela ne s'est pas produit très souvent. Récemment, j'ai joué dans *Nobody wants the night.* J'ai dû extirper de moi des choses qui m'ont bouleversée. J'y interprète le rôle d'une femme qui va rejoindre son mari au Groenland. En chemin, elle se retrouve coincée dans une simple cabane, alors que l'hiver arrive et que toute lumière extérieure est absente. Elle va connaître la faim, le froid, devoir se battre pour survivre et, en plus, être confrontée à l'amante de son conjoint.

Il y a donc souvent mise en danger…

S'il n'y a pas de fragilité, il n'y a pas de transformation possible. On ne peut pas changer si l'on est dur comme un mur. L'acteur a besoin de s'effriter pour que d'autres choses puissent naître.

Votre personnage a du mal à accepter le temps qui passe. Et vous?

Je suis une fervente du présent. Je suis à l'instant où l'on tourne. Si l'on est vraiment dans le présent, on se joue du temps, on l'oublie. Etre conservateur de quoi que ce soit ne m'intéresse pas, il faut être dans le nouveau pour être réellement.

Votre passé ne vous rattrape-t-il jamais?

Je n'y pense pas et c'est une force. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir des sentiments qui m'y relient. Avec ce film, je me suis interrogée sur le fait que je sois aussi détachée. Un épisode m'est alors revenu en tête. Quand j'étais petite, on habitait à Montreuil *(NDLR: banlieue est de Paris).* Au

moment de la séparation de mes parents, on m'a tenue à l'écart. Puis, ma mère est venue me chercher pour m'emmener dans un nouvel appartement. Je me souviens très bien d'avoir refusé physiquement d'y entrer. J'étais comme une furie et Maman a dû littéralement me tirer pour que j'y mette les pieds. Je crois qu'alors mon attachement au passé, à la famille finalement, s'est brisé. Comme j'ai été forcée, quelque chose s'est libéré. Mais là, je vous fais une psychanalyse *(rires)*. Vous savez, je suis une thérapie vivante, je suis toujours en train d'analyser...

Toute nostalgie vous est donc étrangère...

Avec mes enfants, on vivait à la campagne. Maintenant, on a déménagé à Paris. J'aime repenser à notre maison, mais je n'ai pas de regrets, de montées de larmes, ni même l'envie d'y retourner. Je n'éprouve pas de mélancolie parce que je cherche à être vivante au moment où je suis.

Quel genre d'enfant étiez-vous, vous qui avez traversé la séparation de vos parents très jeune?

Lorsqu'un enfant est confronté aux épreuves, il trouve des solutions, il s'invente des possibles. Quand tout vous est offert sur un plateau d'argent, je crois que ça donne le vertige, ça écœure. Les manques déclenchent une sorte de mouvement en soi, font naître le désir, la soif, un élan. Au final, ce sont des cadeaux. Forcément, ça crée des fragilités, mais qui ne sont pas mauvaises pour autant qu'on ne se laisse pas détruire par elles. Lorsqu'on se construit, on a besoin de soubassement. Si on hérite d'une structure un peu bancale, c'est à nous d'inventer un axe.

A 4 ans, on vous a mise au pensionnat. N'avez-vous pas éprouvé un sentiment d'abandon?

Un enfant ne juge pas, il n'a pas les mots pour ça. Après on comprend, mais on y ajoute aussi des stéréotypes, des idées reçues. J'étais une petite fille très joyeuse. Je ne dis pas que c'était facile tous les jours. Reste que jamais je n'ai sombré dans l'apitoiement. Même si je n'étais pas très scolaire et un peu perdue dans le monde des notes. Bien sûr, il y a des choses dont j'ai été privée, mais ma première joie de vivre, je l'ai eue, j'ai eu cette chance.

Quel genre de valeurs avez-vous tenu à transmettre à vos enfants, Raphaël et Hannah?

J'essaie d'être à leur écoute et de les mettre face à leur propre questionnement. Ce que l'on veut, ils ne le désirent pas forcément. Je pense simplement qu'il faut faire confiance aux graines qu'on plante. On ne les voit pas forcément grandir, mais dès qu'on a le dos tourné, ça pousse. Un enfant débarque sur terre avec son bagage, avec ses histoires à vivre. On ne peut pas faire grand-chose, juste arroser un peu. La clé, c'est sans doute de leur donner confiance.

DR

Avec la jeune star américaine Kristen Stewart, la Française forme un duo convaincant.

Et que vous ont-ils appris?

Ils m'ont donné une leçon de vie formidable, ils m'ont fait grandir. Vous savez, ma fibre maternelle s'est éveillée très tôt. A 11 ans, je pensais déjà à mon fils, je lui parlais, je songeais à l'éducation que j'allais lui donner, je me jurais de ne jamais lui dire non. Plus tard, j'ai compris que si l'on ne met pas de limites, on n'est pas un bon parent. C'est vrai que, petite, je n'ai pas eu cette référence-là.

C'est vous qui avez soufflé l'idée du film à Olivier Assayas. L'Engadine faisait-elle déjà partie du projet initial?

Non, c'est Olivier qui en est la source. Je me demandais d'ailleurs pourquoi il avait choisi la Suisse. Et puis, quand j'ai posé mes valises à l'hôtel Waldhaus à Sils Maria, que j'ai découvert les montagnes, j'ai compris. Un acteur a parfois besoin de se retrancher dans un lieu pour disposer d'un temps hors du temps. Cette parenthèse va l'aider à effectuer une rentrée en soi pour devenir le personnage.

Que vous inspire ce genre de paysage sauvage?

La montagne, la nature me sont totalement nécessaires. Quand je les observe, je suis dans l'émerveillement, le ressenti. La terre, c'est un peu comme un corps humain. Nous les hommes, nous sommes aussi constitués de minéraux. Il y a donc à la fois quelque chose de proche et d'étranger qui nous unit. Grimper sur les hauteurs, c'est émouvant. On ne monte pas sur une montagne n'importe comment. Je sais que les Chinois prennent un temps avant de se mettre en marche, pour créer une correspondance avec les monts qu'ils vont tutoyer, avec ces manifestations divines.

Quand on évoque la Suisse, quelles images vous viennent en tête?

La beauté des paysages, la nature, mais surtout la montagne et cette possibilité d'y faire retraite en soi. J'ai été invitée plusieurs fois au Verbier Festival. On assistait aux concerts le soir, dans ce cadre grandiose, c'était intense et paradisiaque.

Propos recueillis par Marie-Madeleine Gabioud

À LIRE AUSSI pages 71 à 73.